

J'y étais

1998 La fondation Aide aux enfants s'installe à Genève

Hans Rudi Spillmann revient sur la création des Foyers Bambi, qui soutiennent les enfants colombiens

Cécile Denayrouse

Sous-alimentés, livrés à eux-mêmes, n'ayant parfois jamais vu un médecin... Le docteur Rupert Spillmann n'en revient pas. Tandis qu'il effectue un voyage d'études sur la médecine tropicale à Cali, en Colombie, le médecin suisse est frappé par les conditions de vie des enfants des bidonvilles. Atterré, il crée dans la foulée le tout premier Foyer Bambi, une structure chargée de recueillir temporairement les bambins en difficulté pour les requinquer avant qu'ils ne réintègrent leurs foyers. Sauf qu'un seul toit, en regard du nombre d'enfants en difficulté, ce n'est pas suffisant. Le praticien décide d'appeler son cousin à la rescousse. Bien lui en a pris: cela fait désormais près de trente ans que Hans Rudi Spillmann s'implique au sein de la fondation Aide aux enfants.

«Il avait besoin d'appui et m'a expliqué de quoi il retournait. Je suis moi-même père de quatre enfants et fier de l'être, donc j'ai été particulièrement ému par ses récits. J'ai immédiatement accepté de l'aider. A mon tour, je suis allé sur place et je n'ai pu que constater l'extrême violence à laquelle étaient confrontés ces enfants», se souvient-il. Notre homme est banquier, établi à Genève depuis 1976 et dispose d'un carnet d'adresses plutôt replet. Il contacte illico ses connaissances en Colombie. Echec. «Ils étaient enthousiastes mais n'avaient aucune envie de s'impliquer dans ce type de projet. Les problèmes sociaux que connaissait le pays n'existaient pas à leurs yeux.»

Peu importe, il persiste et active son réseau genevois. Très vite, un second foyer ouvre à Cali, puis un troisième. «Rapidement, ce sont plus de 80 enfants en bas âge qui se sont retrouvés dans ces



Hans Rudi Spillmann se bat depuis près de trente ans pour venir en aide aux très jeunes enfants de Colombie. FRANCK MENTHA

foyers, parfois des bébés, et les demandes ne cessaient de croître. Nous gérons au début des sommes relativement petites. Mais de 50 000 francs nous sommes passés à plus de 200 000. Il a fallu se rendre à l'évidence: il nous fallait une structure plus adéquate.»

C'est donc tout naturellement que le financier décide de prendre en charge l'administration de la fondation, qui s'installe à Genève. Encore fallait-il s'assurer de travailler avec des personnes de confiance: «Nous voulions être certains que l'argent ne disparaissait pas mystérieusement, que les sommes engagées servaient réellement au bien-être des enfants. Pour veiller à cette gestion saine, nous avons installé un comité local dans chacune des villes dans lesquelles s'était implanté un Foyer Bambi.»

Mais si le projet est un succès, quelque chose le chiffonne. «Certes, on remettait des enfants sur pied, des gamins qui parfois revenaient de loin. Mais c'était terriblement frustrant de se dire qu'on les renvoyait ensuite au point de départ. Une fois de retour chez eux, tout recommençait de zéro: la même violence, la même malnutrition, la même pauvreté extrême... C'était très difficile à admettre. On a donc pris la décision d'étoffer nos activités et de penser plus loin.»

La fondation s'offre dès lors une seconde priorité: faire des mères de famille la clé du succès. L'idée est simple: permettre aux mamans célibataires de se former à un métier afin de subvenir ensuite seules aux besoins de leur foyer. «Dans ce domaine, tout restait à faire. Certaines ne savaient ni lire ni écrire. Ça a été une véritable prise de conscience pour moi. Ces femmes sont formidables. J'ai été impressionné par l'énergie incroyable dont elles font preuve, une fois sorties de l'éthargie dans laquelle les maintenait leur situation.»

Le succès est considérable et le programme Promefa devient en peu de temps aussi important que le projet d'origine. Mais Hans Rudi Spillmann craint que la fondation ne sombre dans l'oubli une fois qu'il ne se demène plus dans l'ombre. «Mon objectif était d'arriver à un partenariat 50/50 pour éviter ce scénario catastrophe. C'est désormais le cas. Pour un franc investi de la Suisse, la Colombie fait de même.» Ouf, le voici rassuré.

Pour la Fête des mères le 12 mai, la fondation Aide aux enfants organise avec le soutien du partenaire lesfleurs.ch l'action «Entre elles», un geste de solidarité en faveur des mères en difficulté. Chaque bouquet commandé sur le site contribuera au financement du programme Promefa, qui vise à financer les programmes de formation professionnelle et d'insertion sociale des mères colombiennes.

1535 L'Hôpital général place les enfants sans famille

Deux ans après la fuite de l'évêque, Genève réorganise la prise en charge des déshérités

La réforme n'est pas encore officiellement adoptée que déjà Genève réorganise ses institutions. Le prince-évêque a été chassé en 1533, laissant les coudees franches au Conseil général, qui réunit les fondations de charité existantes en un seul établissement: l'Hôpital général.

Du XVe au XIXe siècle, Genève est la ville la plus peuplée du plateau suisse. Cette population importante pour l'époque, groupée sur un territoire exigu, est un vrai foyer de cas sociaux, comme on dirait aujourd'hui. Il semblerait qu'à Genève, la prise en charge des orphelins et

des enfants déshérités ait préoccupé le gouvernement plus tôt que dans la plupart des villes suisses. Au temps des évêques, ce sont les communautés religieuses catholiques qui remplissaient cette mission. A partir de 1535, l'Hôpital général prend le relais.

Important cahier des charges

«Le cahier des charges de l'Hôpital général illustre la diversité de ses bénéficiaires», relève Bernard Lescaze dans *Une autre Genève. Regards sur l'Hospice général* (Slatkine 2009).

«Il est tout à la fois orphelinat, hospice, service d'aide à domicile et aux réfugiés, foyer d'éducation et d'apprentissage, établissement pour personnes âgées et handicapées.

«Les archives hospitalières et leurs gros registres démontrent que l'Hôpital général ployait sous les demandes émanant de Genevois défavorisés. Femmes, enfants, orphelins, vieillards apparaissent tour venant quémander de quoi se nourrir ou s'habiller.»



La belle cour de l'ancien Hôpital général, aujourd'hui défigurée pour les besoins du pouvoir judiciaire. DR

Concernant les enfants, l'Hôpital général préfère généralement les placer au dehors que les garder en ville. «Tous les assistés valides et particulièrement les enfants abandonnés par le vice et la misère à la charité publique, étaient envoyés «à maître» dans les villages du territoire et même hors de frontières, dans les hameaux de montagne du Faucigny ou du Chablais», indique Charles DuBois-Melly dans *Les mœurs genevoises de 1700 à 1760* (Jullien 1882).

Inconvénients

Ce traitement ne va pas sans de gros inconvénients: «Dans ces solitudes, où la visite de Messieurs les procureurs de l'Hôpital était bien rare, on voit trop souvent le paysan, lui-même si misérable, spéculer encore odieusement sur cette dernière misère.»

Dès le début du XVIIIe siècle, l'Hôpital général occupe un bâtiment construit pour lui en contrebas de la place du Bourg-de-Four. C'est celui de l'actuel Palais de justice de Genève, dont la belle

cour classée est désormais défigurée par une construction provisoire, de ce genre de provisoire qui dure des années. Passons...

La vocation de la Discipline

Voisin de ce bâtiment, celui de la Discipline (ex-prison de Saint-Antoine, annexe du Palais de justice depuis sa rénovation complète) appartient lui aussi à l'histoire de l'Hôpital général. Comme son nom l'indique, la Discipline accueille des assistés considérés comme difficilement gérables hors d'un cadre sévère.

«La Discipline sert de maison de correction pour les jeunes filles rebelles, les prostituées et les jeunes délinquants», rappelle Bernard Lescaze. «Tous sont mis au travail, permettant ainsi à l'Hôpital général de récupérer une partie des frais engagés. A sa création, la Discipline est clairement destinée à réprimer la mendicité et à punir les jeunes délinquants. Plus tard, la Discipline recevra un certain nombre d'associés, aliénés, paresseux, enfants difficiles.» **Benjamin Chaix**